

Guy Rocher

sociologue, Université de Montréal

(1971)

*“La marginalité sociale.
Un nouveau réservoir
de contestation”*

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Guy Rocher,

"La marginalité sociale. Un réservoir de contestation".

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Claude Ryan, **Le Québec qui se fait**, pp. 41-47. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH ltée, 1971, 311 pp.

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 11 novembre 2005 de diffuser cet article et plusieurs autres.]



Courriel : guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

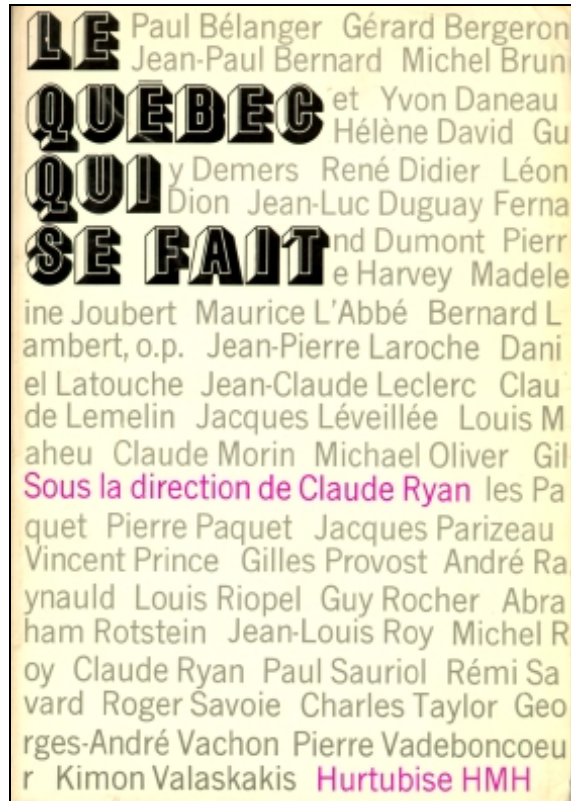
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 23 juin 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Guy Rocher (1971)

"La marginalité sociale. Un réservoir de contestation".



Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Claude Ryan, **Le Québec qui se fait**, pp. 41-47. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1971, 311 pp.

Table des matières

Introduction

Qu'est-ce que la « marginalité » ?

Des marginalités imposées

Des marginalités volontaires

Nouvelles voies d'action

Une colère encore neuve

Une colère puissante

Guy Rocher (1971) ¹

“La marginalité sociale. Un réservoir de contestation”

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Claude Ryan, **Le Québec qui se fait**, pp. 41-47. Montréal: Les Éditions Hurtubise HMH ltée, 1971, 311 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Au cours de l'évolution qu'a connue le Québec ces dernières années, un phénomène nouveau est apparu, qui n'a pas encore reçu toute l'attention qu'il mérite : c'est le rôle de plus en plus marqué que jouent certains secteurs de la société qu'on peut qualifier de marginaux. C'est dans ces milieux, en effet, que les revendications sociales et politiques se sont exprimées avec le plus de véhémence ; c'est là que se recrutent les nouvelles forces d'opposition aux pouvoirs établis ; on y sent s'éveiller des énergies contestatrices encore vierges et toutes prêtes à laisser éclater une colère longtemps contenue.

Ce phénomène de la marginalité n'est pas propre au Québec. En réalité, il s'y manifeste avec un certain retard, en comparaison des États-Unis ou de l'Angleterre. Mais il paraît trouver ici un terrain particulièrement propice à son extension, peut-être à cause du fait que le Québec tout entier représente lui-même une forme de marginalité à l'intérieur du Canada et de l'Amérique du Nord.

¹ Guy Rocher. *Professeur au département de sociologie de l'université de Montréal, Guy Rocher fut membre de la commission Parent dont le rapport traça les grandes lignes de la réforme de l'éducation au Québec. Il est l'auteur d'un ouvrage d'introduction à la sociologie publié aux Éditions HMH. M. Rocher est vice-président du Conseil des arts du Canada. Il a fait ces derniers temps de nombreuses interventions publiques à titre de président du « Comité des huit ».*

Qu'est-ce que la « marginalité » ?

[Retour à la table des matières](#)

Cette notion de « marginalité » peut s'appliquer à des milieux très différents les uns des autres, mais qui ont cependant ceci en commun qu'ils se situent à la périphérie de ce qu'on peut appeler la structure sociale globale de la société. Tant par leur mode de vie que par leur culture (au sens anthropologique du terme), les marginaux n'appartiennent que partiellement à la société dont ils sont membres ; tout en étant dans cette société, ils y sont des étrangers, vivant dans un univers socio-culturel détaché de l'ensemble, sans communication avec lui et surtout sans possibilité ou sans volonté de s'y tailler une place.

On pourrait dire, par analogie, que dans la civilisation industrielle, le tissu social s'est comme distendu, par suite de l'apparition et de la multiplication de groupes et sous-groupes nouveaux. Les sociologues ont bien des fois souligné que l'extrême complexité de la société industrielle moderne, provenant de la prolifération des groupes et sous-groupes différents, constitue un des caractères dominants de ce type de société. Des faiblesses, jusque-là cachées, dans la texture du tissu social, deviennent alors apparentes et de plus en plus choquantes. De nouvelles faiblesses se produisent aussi, à cause de l'espèce d'extension forcée que doit subir le tissu de la société. C'est ainsi que deviennent visibles des groupes marginaux qu'on avait pu ignorer jusqu'ici, ou que des secteurs qui paraissaient intégrés à la société adoptent maintenant des comportements de marginalité.

Le phénomène de la marginalité se présente sous deux formes principales. Ce peut être d'abord le fait de couches sociales depuis longtemps aliénées de toute participation réelle aux avantages et aux activités de la société : c'est la *marginalité socio-économique*, dont les racines tiennent aux structures de production et à l'organisation économique de la société. La seconde forme de marginalité se manifeste par un refus volontaire et

explicite d'intégration à la société qu'on rejette : c'est la *marginalité socio-culturelle*, qui résulte de l'élaboration d'une sorte de sous-culture parallèle, plus ou moins en opposition à la culture dominante.

Des marginalités imposées

[Retour à la table des matières](#)

Les marginalités socio-économiques n'ont rien de volontaire. Elles sont héritées et par conséquent s'imposent d'une manière presque irréductible aux personnes et aux groupes qui les subissent. C'est le cas de milieux défavorisés auxquels on n'avait accordé jusqu'ici qu'une attention passagère et qui se situent depuis longtemps à la marge ou même à l'extérieur de la structure de la société. Ainsi, certaines régions-frontières (la Gaspésie, l'Abitibi) ou des milieux ruraux en désorganisation (certains villages d'agriculteurs-bûcherons, à l'intérieur des terres le long de la rive sud du Saint-Laurent) se situent géographiquement aussi bien qu'économiquement et culturellement à la périphérie de la société québécoise. Ce sont des régions dont la marginalité se manifeste sur le plan économique par la dépendance et par un taux élevé d'assistance sociale, sur le plan social par l'exode de la jeunesse vers les villes et un malaise grandissant chez ceux qui restent, et sur le plan politique par un vote répété de contestation contre les deux partis traditionnels.

Dans les villes, on retrouve l'équivalent des régions-frontières, peut-être d'une manière plus dramatique encore : les marginaux y sont plus stigmatisés qu'ailleurs, par suite de leur proximité géographique de secteurs plus favorisés de la population. À l'intérieur des « zones grises », qui forment déjà des sortes de ghettos sociaux, sinon ethniques et raciaux, les marginaux sont les plus pauvres parmi les pauvres. Ce sont ceux qui ne peuvent compter sur aucun encadrement, aucun syndicat, aucun parti, aucun leader pour revendiquer en leur nom et prendre leur défense. Démunis de tout pouvoir, ils portent les marques caractéristiques d'un sous-prolétariat urbain, inorganique et inorganisé, fait de pauvreté à ciel ouvert, de dépendance, de passivité et d'une apparente indifférence silencieuse.

Un trait se dégage, qui caractérise peut-être mieux que tout autre ces différentes formes de marginalité, qu'elles soient urbaines ou rurales : les secteurs marginaux de la population ne sont ni représentés ni défendus par les mouvements traditionnels de revendication sociale, politique ou économique. Ce sont eux notamment que le syndicalisme n'a jamais pu ou n'a jamais voulu intégrer à ses cadres, soit à cause du sous-emploi ou du chômage chroniques dont souffrent les marginaux, soit à cause de l'extrême mobilité de ces travailleurs, soit peut-être aussi par manque d'intérêt stratégique de la part des syndicats pour ces secteurs isolés et faibles des travailleurs. Le syndicalisme rural n'a pas su non plus se recruter parmi la population défavorisée des campagnes, ni dans les régions désorganisées, ni dans celles où l'on arrache péniblement sa vie à la fois d'un peu d'agriculture, de la forêt, de la pêche ou parfois d'un travail industriel sporadique. Le mouvement coopératif aurait pu regrouper et encadrer les milieux défavorisés et non-syndiqués ; il a plutôt proliféré dans des milieux mieux nantis et moins désarticulés.

Au total, les milieux marginaux souffrent d'un statut de marginalité non seulement par rapport à la société globale, mais même aussi par rapport aux mouvements traditionnels de revendication. On verra plus loin que de nouveaux types de mouvements sociaux sont en voie d'émerger dans ces milieux.

Des marginalités volontaires

[Retour à la table des matières](#)

À la différence des marginaux défavorisés, les marginaux socio-culturels se placent volontairement et librement à la périphérie de la société, pour la contester d'une manière plus totale et plus radicale. Ainsi, les communautés « hippies » reconstituent, en marge de la société, des sous-cultures caractérisées par le retrait du reste de la société, dans un geste d'accusation plus ou moins clairement significatif. C'est peut-être le

cas extrême d'un refus d'intégration qui s'exprime par une contestation silencieuse et presque méprisante de la société.

Une autre forme de marginalité volontaire est apparue récemment, peut-être surtout en Amérique du Nord. Des étudiants - dont il est bien difficile d'apprécier le nombre - abandonnent les études, provisoirement ou définitivement, non pas par insuccès mais par dégoût, désœuvrement, manque d'intérêt et de motivation, ou encore parce qu'ils refusent pour eux-mêmes et pour la société les mécanismes d'enseignement du système scolaire et la signification de celui-ci dans la société industrielle moderne. Ils se retirent volontairement du circuit régulier des études pour adopter des modes de vie parallèles. C'est le cas, par exemple, de ceux qu'on appelle aux États-Unis les « street people », qui peuplent en nombre croissant le quartier environnant des universités comme celles de Californie à Berkeley, ou Harvard. On trouve parmi eux un grand nombre d'anciens étudiants en rupture de ban avec l'enseignement universitaire tel qu'il est, et qui adoptent un mode de vie, des démarches intellectuelles et des maîtres à penser marginaux. Au Québec aussi, l'abandon volontaire des études existe, dans une proportion qu'on ne connaît pas. Il en résulte une population flottante de jeunes travailleurs, de jeunes qui chôment volontairement ou parce qu'ils n'arrivent pas à se trouver un emploi, de jeunes qui se retrouvent dans certains quartiers du centre et du centre-ouest de Montréal, où l'on a voulu reconstituer un milieu « hippie » ou « street people ». C'est là un réservoir d'énergie qui ne demande qu'à être canalisée vers des objectifs qui lui paraîtront valables et qui se nourrit en attendant de mystique orientale, de naturisme, de musique, de poésie, de drogue et aussi d'idéologie révolutionnaire.

Le milieu étudiant, par nature, s'est toujours perçu comme étant marginal dans la société et aussi dans les institutions d'enseignement. D'où l'idée de « pouvoir étudiant » calquée sur celle du « Black Power ». Mais après les explosions de contestation d'il y a deux ans, et les différentes formes de répression larvée qui s'en sont suivies, une nouvelle marginalité est apparue à l'intérieur même de ce milieu déjà marginal, celle des étudiants en rupture totale avec la société et avec sa principale institution intégrative, le système scolaire.

Nouvelles voies d'action

[Retour à la table des matières](#)

Il est remarquable que c'est dans ces divers milieux marginaux que se sont concentrées l'effervescence et l'agitation au cours des dernières années. Durant les années 1940 et 1950, le syndicalisme fut probablement le lieu principal de la contestation au Québec. Durant les années 1960, ce lieu s'est déplacé : ce fut d'abord le milieu étudiant qui fut le théâtre d'un malaise croissant aboutissant en 1968 à certaines actions d'éclat ; mais ce sont maintenant de nouveaux milieux marginaux (assistés sociaux, régions défavorisées, jeunes chômeurs) qui s'agitent et passent à l'action.

Il était donc normal qu'on cherchât à créer de nouvelles formes d'organisations revendicatrices, essentiellement constituées de groupes de base qui veulent se tenir à l'écoute immédiate des inquiétudes et des angoisses quotidiennes d'une population donnée. C'est le cas, en particulier, des comités de citoyens et d'autres formes de regroupements plus provisoires, réunis à l'occasion d'une revendication particulière comme l'aménagement d'un terrain de jeux, la reconstruction d'une école, l'ouverture d'un hôpital. D'autres mouvements, ou les mêmes mouvements en certaines circonstances, débouchent vers l'action politique. Mais ici encore, il s'agit d'une action politique de base, à caractère fortement populiste, inspirée des frustrations rencontrées depuis plusieurs années dans les démarches inutiles et les espoirs déçus.

D'autres entreprises prennent plus la forme d'une contestation que d'une action. Elles se caractérisent par une opposition au pouvoir établi, qui s'exprime d'une manière sporadique et dans le refus de toute organisation. C'est ce qu'on trouve particulièrement chez les étudiants, et chez les anciens étudiants, qui ont été déçus par le syndicalisme étudiant qu'ils ont contribué à abattre. Ils se réclament de ce qu'ils appellent « le pouvoir populaire » qui se présente comme une forme pure de démocratie, à l'en-

contre de la démocratie parlementaire et représentative décriée comme « une farce sinistre de l'establishment ».

C'est dans le cadre de ces nouvelles entreprises de contestation que se situent le FLQ et l'activisme révolutionnaire d'inspiration à la fois marxiste et populiste. On s'est étonné dans bien des milieux que les membres du FLQ ne soient pas, comme on s'y attendait, des étudiants - de préférence de sciences sociales - en mal d'action. En réalité, le FLQ récent représente précisément l'entrée en scène de nouveaux types d'activistes dans les secteurs défavorisés et marginaux de la société, alors que les premiers FLQ de 1963 à 1966 se recrutaient dans le milieu étudiant, au moment où celui-ci était encore le principal lieu de la contestation.

Une colère encore neuve

[Retour à la table des matières](#)

La colère qui gronde dans les milieux marginaux ne fait que commencer à s'exprimer. Il est normal qu'elle cherche son langage. Il faut en effet souligner qu'il s'agit là d'une prise de conscience politique nouvelle, dans des secteurs de la société qui étaient caractérisés jusqu'ici par la passivité, la dépendance, ou par l'indifférence. Ces milieux paraissaient jusqu'ici très peu politisés, ou encore soumis à une sorte d'aveuglement politique qui les faisait appuyer les partis et les hommes publics qui n'avaient aucun intérêt commun avec eux. Leur colère et leurs revendications proviennent précisément de la prise de conscience des abus dont ils ont été les victimes, des mensonges et des tromperies par lesquels on les a aveuglés et endormis.

Une des voies où cherche à s'engager la contestation dans les milieux marginaux, c'est celle de la participation, dont on a fait grand état depuis quelques années, sans toujours vouloir en mesurer les conséquences réelles. Qu'il s'agisse des assistés sociaux, des villages gaspésiens, des comités de citoyens ou des étudiants, ils réclament d'avoir quelque chose à dire et à faire dans les décisions qui les concernent directement. Il est

frappant de constater que c'est dans certains milieux qui avaient été le plus éloignés des centres de décision que le désir et le besoin de participation s'affirment avec le plus de force et même d'impétuosité. On refuse une démocratie de façade, mais surtout on refuse d'être l'objet de décisions prises on ne sait où, par qui et comment.

Pour le moment, l'esprit démocratique est encore profondément ancré dans ces milieux, contrairement à ce que peuvent croire ceux qui veulent n'y voir que des indices de néo-fascisme et en dépit de ce que peut faire le FLQ. Quant à moi, je suis plutôt inquiet d'un excès de pureté démocratique, qui me paraît parfois toucher à l'utopie. Ainsi, dans les milieux étudiants, on a voulu instaurer un « pouvoir populaire » qui, dans son refus absolu de toute structure de pouvoir bureaucratise, n'a débouché jusqu'ici que sur l'inefficacité et l'inaction.

Une colère puissante

[Retour à la table des matières](#)

Mais la colère des groupes marginaux, surtout dans les milieux défavorisés, est le produit de très longues frustrations. Elle résulte de situations douloureuses depuis longtemps étouffées et elle n'a jamais eu jusqu'ici le don de la parole pour se dire et s'exprimer. Si on continue, comme certains semblent le désirer, à étouffer les premiers cris de cette nouvelle conscience politique, surtout celle des régions et des quartiers défavorisés, on ne fait que retarder une explosion qui sera d'autant plus violente qu'elle aura couvé plus longtemps. Le statut de marginalité, lorsqu'on accepte qu'il devienne en quelque sorte permanent, ne peut qu'engendrer un refus global des structures en dehors desquelles on continue à le maintenir. C'est à ce moment qu'aux yeux des marginaux, tout ce à quoi ils n'ont pas accès s'appelle le Système, qu'il faut briser et détruire pour reconstruire un nouveau monde, n'importe lequel, pourvu qu'on y trouve sa place.

On s'étonne parfois que la révolte des groupes marginaux ne s'exprime que d'une manière négative, et que ceux qui veulent détruire ne paraissent avoir rien à proposer pour reconstruire. Pour s'étonner ainsi, il ne faut pas comprendre comment le statut de marginalité correspond à l'aliénation sociale la plus absolue. Alors, l'objectif premier et nécessaire est la destruction de cette maison d'où l'on est exclu, assuré que toute autre qu'on reconstruira ne pourra pas être pire.

Je suis persuadé que ce qu'on en a vu s'exprimer jusqu'ici ne représente qu'une bien faible proportion de l'immense force de détonation que contient ce réservoir. Le réveil politique est lent dans ces milieux, sauf peut-être dans le milieu étudiant où il cherche cependant encore des voies d'expression. Mais il faut s'attendre dans les années qui viennent à des formes multiples et nouvelles d'action populaire, dont il est encore bien difficile de prévoir à la fois les modalités, l'intensité et l'orientation.

Fin du texte